

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio [typographies.fr](http://typographies.fr)

# LE BON FACTEUR BOUVREUIL

Du même auteur chez À vue d'œil,  
éditions en grands caractères :

*Les Chemins creux de Saint-Fiacre*

*La Légende du pilhaouer*

*Les Bâtards du diable*

*Les Brumes de décembre*

*Les Chaos de Bréhat*

*Le Sourire du lièvre*

*Une cité si tranquille*

*Les Forçats du pays Pagan*

DANIEL CARIO

# LE BON FACTEUR BOUVREUIL

*Roman*



Les faits relatés dans ce roman sont le fruit de l'imagination de l'auteur. Il en est de même pour les protagonistes, qui sont inventés. Toute ressemblance avec des personnes ou des événements ayant réellement existé relèverait donc de la pure coïncidence.

© Les Presses de la Cité, 2024.

© À vue d'œil, 2024,  
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0740-4

ISSN : 1968-5084

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

# L'ENFANT DE CHŒUR

# 1

La mouche bourdonnait. Aucune réaction, sinon un léger froncement des sourcils et une fine ride au milieu du front. Le regard de Tonin restait fixé sur la page parcheminée. L'insecte s'éloigna, le pli disparut. Brève accalmie. Le grésillement reprit, plus proche à chaque boucle, plus insistant. Silence, la mouche s'était posée. Où ? Sans bouger ni même frémir, Tonin la chercha vainement des yeux. L'audacieuse reparut au-dessus de sa tête. Cette fois, il la vit qui se posait sur le bord droit du lutrin. Elle était grasse, son abdomen bleuté lui-sait, gonflé d'œufs immondes. Cambrée en arrière, elle frota ses fines pattes antérieures en une toilette paisible.

Confiance téméraire, la main du garçon jaillit en un éclair et la saisit dans son envol.

Les doigts restaient crispés, tandis que la mouche zézayait pour s'extirper du piège. Tonin Bouvreuil était un garçon charitable, par éducation, mais surtout parce que la bonté était inscrite dans sa nature profonde, généreux envers ses semblables, bienfaisant avec les animaux et même respectueux des plantes. Mais pas les mouches ! Si on les laissait faire, ces odieuses bestioles outrageraient le grand livre d'infâmes chiures impossibles à gommer.

Tonin avait conscience du privilège que lui octroyait la fonction de son père. La bible, une version très ancienne, faisait la fierté de l'église de Plougnec. Ancienne, ancienne... En fait, personne n'était capable de la dater précisément, mais la curie locale s'était gardée de

faire appel à des spécialistes, de crainte sans doute d'une cruelle désillusion.

Tonin coinçait la prisonnière au creux de sa paume. Une infime résistance, une mollesse répugnante, mais il ne cilla pas ni ne grimaça de dégoût. Il chercha du regard où se débarrasser de la « dépouille » : pas de poubelle dans la sacristie, et pas question de souiller le plancher. Il entrouvrit la poche de son paletot et y glissa la bestiole.

Décembre 1900. Le lundi 24. Ce soir-là serait célébrée la messe de la Nativité dans l'église Saint-Sébastien de Plougnec, comme dans toutes celles de Bretagne, de France et de Navarre. Depuis le matin, après un petit déjeuner sur le pouce, le sacristain s'affairait aux préparatifs. Garder la tête froide et ne rien oublier tant étaient nombreux les objets du culte. Ne seraient-ce que les linges

liturgiques : le purificateur à déposer sur le calice, la patène, le corporal, la bourse, le manuterge, linge avec lequel le prêtre se sécherait les mains après le *lavabo*. Il fallait vérifier les saintes huiles et les burettes, l'une pour le vin, l'autre pour l'eau, la mise en place des missels, des chandeliers et des cierges, les trois crucifix qu'il fit briller d'un coup de chiffon, un à chaque extrémité de l'autel, le troisième, le plus grand, au centre, le ciboire qui devrait rutiler de mille feux quand l'officiant le sortirait du tabernacle.

Dans la nef s'activaient les habituelles grenouilles de bénitier, aussi à l'aise que si elles en étaient les propriétaires. En ce jour sacré, elles étaient encore davantage pénétrées de leur mission. Fourmis industrieuses et hiératiques, elles sillonnaient leur territoire, le visage illuminé de béatitude. Passaient-elles cent fois devant l'autel que cent fois elles

se fendaient d'une rapide génuflexion. S'étaient-elles concertées, le sacristain avait-il réparti les tâches ? Les unes lustraient les bancs des deux travées principales, qui luisaient pourtant comme cirés de la veille, d'autres rangeaient au cordeau les chaises dans les transepts. Une tâche achevée, elles s'empressaient vers une autre, se fr laient en s'ignorant. Un mimétisme parfait, dans un silence sépulcral, qui à l'égal des parfums d'encens participait à l'impression d'irréalité flottant sous les hautes voûtes.

Depuis le début de l'après-midi, Antonin était juché sur un prie-Dieu et contemplait le grand livre saint ouvert sur le lutrin. Mais il ne priait pas. Il ne comprenait d'ailleurs pas un traître mot du texte rédigé en latin. Il n'avait d'yeux que pour les enluminures dont son index suivait le dessin sans les toucher. Rien ne l'aurait distra t, aussi n'avait-il aucune

conscience des allées et venues des servantes du Seigneur, lesquelles étaient persuadées que l'enfant priait, lui prêtant la faculté prodigieuse de déchiffrer à onze ans le latin du texte sacré. Le seuil de la sacristie franchi, elles se retenaient de respirer de peur de troubler sa méditation. Feutraient encore davantage leur trottement de souris. Les mains jointes autour d'un chiffon serré sur leur poitrine, elles le contemplaient avec des hochements de tête émus. Un enfant capable d'une telle dévotion était forcément visité par la grâce divine.

Tonin tourna l'épais feuillet, l'ample déploiement coucha la flamme du grand cierge voisin. Le début d'un nouveau chapitre. L'enluminure de la lettrine était encore plus riche, il s'approcha, bouche entrouverte, et ses yeux émerveillés en détaillèrent les finesses. Le sacristain s'était placé derrière Tonin sans qu'il

s'en aperçoive. Il savait, lui, les raisons de l'intérêt que son fils portait au grand livre. Une passion des plus singulières chez un enfant, et Constantin Bouvreuil n'était pas loin de penser qu'en cela son rejeton était exceptionnel. Tonin ne se contentait pas en effet d'admirer les belles lettres. Depuis que ses doigts fluets savaient tenir un crayon, depuis que lui avaient été enseignés les rudiments de l'écriture, il s'essayait à reproduire les admirables arabesques et, d'emblée, il avait fait preuve d'un talent remarquable.

« C'est bien, Tonin, mais pourquoi rester enfermé des heures à dessiner des lettres alors qu'il fait si beau ? » s'étonnait encore le père.

Le gamin le dévisageait : fallait-il être sot pour ne pas comprendre !

« Parce qu'elles sont jolies, c'est tout. »

La mère se dispensait de ce genre de questions.

Mathilde Bouvreuil était couturière et habile brodeuse. Bien que n'ayant pas reçu une éducation très poussée, elle était cultivée et avait la modestie de ne pas en faire étalage. Sa santé était fragile, elle n'était que douceur dans chacun de ses gestes, dans sa voix suave qui ne savait gronder. Sa blondeur radieuse et ses yeux d'une clarté diaphane laissaient croire qu'elle gravitait dans une nébulosité inaccessible. Elle adorait son Tonin, son seul enfant, trop abîmée par la grossesse et un interminable accouchement aux forceps pour en espérer un autre. Sous ces apparences se cachait une détermination qui frisait parfois l'obstination.

Quarante-deux ans, Constantin Bouvreuil était donc le sacristain. Attaché à

l'église de Plougnec depuis quinze ans, il n'avait exercé auparavant aucun véritable métier. De contact agréable, il se sentait la fibre du commerce. Il adorait la lecture, aurait aimé être libraire, mais ses parents n'avaient pas les moyens de financer le magasin. Alors il avait papillonné d'un emploi à l'autre, vendeur, caissier, garçon de courses, courageux au demeurant et ne manquant pas d'initiatives, mais dépourvu de réelle ambition.

Il devait son poste à son épouse. Mathilde Hémery était employée dans un atelier route de Roscoff, dirigé d'une main de fer par une vieille fille revêche au menton orné d'un vilain poireau qui lui dessinait une barbichette. Sa patronne lui avait enseigné la couture, puis la broderie, la jeune femme étant la plus adroite de ses sujets. Quelques années plus tard, celle-ci s'installait en qualité d'artisan à domicile.